

ÉPISTÉMOLOGIE

POUR UNE MARQUISE

*Entretiens sur la philosophie et l'histoire
naturelles qui ont paru les plus propres
à rendre les jeunes gens curieux et à leur
former l'esprit*

PAR PASCAL ENGEL



Imprimé par les soins de PULSIO
À SOFIA

Pour le compte des
ÉDITIONS D'ITHAQUE
2, RUE DE TOMBOUCTOU
À PARIS

MMXI



Création et conception graphiques : Hélène Geiger

Couverture : Détail de *Mrs. Abington as Miss Prue
in Love for Love* by William Congreve, 1771
Sir Joshua Reynolds (1723-1792)
Yale Center for British Art, Paul Mellon Collection

ISBN 978-2-916120-24-9
Dépôt légal : novembre 2011

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE, 2011
2, rue de Tombouctou, 75018 Paris – www.ithaque-editions.fr





❧ SOMMAIRE ❧

<i>Préface : De l'éducation philosophique des marquises</i>	7
<i>Lettre sur l'épistémologie</i>	19
ENTRETIENS SUR LA PHILOSOPHIE NATURELLE	
<i>Entretien premier</i>	Science et sens commun 25
<i>Deuxième entretien</i>	Sur la découverte 31
<i>Troisième entretien</i>	Des faits 37
<i>Quatrième entretien</i>	Des probabilités 42
<i>Cinquième entretien</i>	Des météores 48
<i>Sixième entretien</i>	De l'ordre et du désordre 53
<i>Septième entretien</i>	Sur la pluralité des mondes 58
<i>Huitième entretien</i>	De la contingence des lois de la nature 67
<i>Neuvième entretien</i>	Des chats quantiques 72
<i>Dixième entretien</i>	Expériences de pensée 78
<i>Onzième entretien</i>	Des fictions 84
<i>Douzième entretien</i>	De la réalité des nombres 88
<i>Lettre sur les paradoxes</i>	94
ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE NATURELLE	
<i>Treizième entretien</i>	Des brutes 101
<i>Quatorzième entretien</i>	Du langage animal 109
<i>Quinzième entretien</i>	Des sociétés animales 115
<i>Lettre sur le darwinisme</i>	119
<i>Seizième entretien</i>	Des gènes 124
ENTRETIENS SUR LA SCIENCE, LA MORALE ET LA RELIGION	
<i>Dix-septième entretien</i>	De l'idéal moral des savants 133
<i>Dix-huitième entretien</i>	Science et religion 146
<i>Dix-neuvième entretien</i>	Norme et nature 157
<i>Divertimento</i>	Science et techniques 163
<i>Vingtième entretien</i>	Devoirs et vertus intellectuels 168
<i>Épilogue</i>	177





À mes étudiants







PRÉFACE



De l'éducation philosophique des marquises

Le Docteur d'E*** au Baron de M***

VOUS VOULEZ, MONSIEUR, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé plus d'un mois à la campagne, chez Madame la Marquise d'U*** ? Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre ; et ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie, pire même : un livre d'épistémologie ? Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des lois de la nature, des paradoxes et des théories de la connaissance ; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement, vous êtes philosophe, et vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien aise que j'aie attiré Madame la Marquise dans le parti de la philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable ; car je compte que la beauté et la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la sagesse elle-même voulait se présenter aux hommes avec succès, elle ne ferait point mal de paraître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise ? Surtout si elle pouvait avoir dans sa conversation les mêmes agréments, je suis persuadé que tout le monde courrait après la sagesse¹.

1. Le lecteur aura noté que le Dr d'E*** cite mot pour mot Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*.





Sommes-nous encore, me demandez-vous, au siècle de Descartes, qui écrivait à Élisabeth, Princesse Palatine, et accourait au coup de sifflet – pour son plus grand danger – chez Christine de Suède, ou à celui de Voltaire, qui vivait avec la marquise du Châtelet et correspondait avec la Du Deffand? Serions-nous encore à l'époque où Leonard Euler écrivait ses *Lettres* à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie? Ou à celle où Fontenelle plaçait ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* entre les mains d'une autre marquise?

Les marquises ont changé. Elles n'habitent plus de châteaux (ceux-ci sont bons pour héberger des brocanteurs) mais Passy ou Neuilly. Elles ont des Tod's et des sacs Prada. Elles ne sont plus habillées comme Martine Carol dans *Si Versailles m'était contée*, comme Michèle Mercier dans *Angélique marquise des anges* ni même comme Marie-Antoinette dans le film de Sophia Coppola. Au physique, elles ressemblent plus aux parisiennes de Chiraz ou à Carla Sarkozy qu'à Madame de Sévigné, Émilie du Châtelet ou à la Princesse d'Anhalt-Dessau¹. Les marquises ont la réputation d'être snobinettes. Celles d'aujourd'hui, quand elles se piquent de philosophie, lisent Luc Ferry, André Comte-Sponville et Michel Onfray. Elles s'arrachent Raphael Enthoven et Alain Finkielkraut. Elles y apprennent la sagesse. Mais toutes les marquises ne sont pas frivoles. À l'instar de Madame de Lambert, d'autres sont sages, ne sortent pas à cinq heures, et ne trouvent pas que tout va très bien. Elles apprécient Dawkins sur l'évolution et Hawking sur l'histoire du temps. Leurs *bosoms* sont de Higg et elles ne songent qu'à caresser le chat de Schrödinger.

La marquise d'U^{**} ne joue pas les femmes savantes, mais elle aime l'étude. Elle a de l'instruction et de l'esprit. Elle ne cède que très peu aux sirènes de la mode. Fontenelle espérait, en

1. Dans ses *Chroniques du règne de Nicolas Premier* (Grasset, 2008), Patrick Rambaud a décrit le monde de la cour d'aujourd'hui. Il parle surtout, il est vrai, des marquis.





❧ Préface ❧

offrant ses entretiens à la Marquise de G***, convertir d'autres marquises à la philosophie. « J'ai mis, nous disait-il, dans ces entretiens une femme que l'on instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait et à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme qui, ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, et de ranger dans sa tête sans confusion les tourbillons et les mondes. Pourquoi des femmes céderaient-elles à cette marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir ? »

Je ne sais pas s'il y a beaucoup de marquises de ce genre, mais c'est à elles que j'aimerais m'adresser en écrivant des ouvrages, et à des lecteurs qui ne conçoivent que ce qu'ils ne peuvent se dispenser de concevoir et qui n'acceptent pas ce qu'ils ne peuvent pas concevoir. J'ai essayé d'être clair, mais je ne prétends pas à populariser. J'entends immédiatement l'objection – ou plutôt le cri – des penseurs radicaux de notre époque qui ouvrent des « universités populaires » et veulent rendre la philosophie au peuple : « Vous ne parlez qu'aux marquises, vous parlez un langage de classe, vous vous recommandez de la philosophie par désir de distinction. » En effet, je n'entends pas être populaire en ce sens là.

Cela fait bien longtemps que la philosophie aspire à être populaire. En vérité, la philosophie n'est pas populaire, ne peut pas l'être et n'a pas à l'être. Il n'y a pas plus de philosophie populaire qu'il n'y a de mathématiques populaires. La *Métaphysique* d'Aristote, la *Critique de la raison pure*, ou même le *Traité de la nature humaine* ne sont pas « populaires ». Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas chercher à rendre accessible au plus grand nombre de gens ce qui est par nature destiné à un petit nombre. Mais cela ne fait pas pour autant de ces ouvrages de la philosophie. Une autre confusion est celle de « populaire » avec « facile à lire », mais une œuvre de popularisation n'a pas à être facile. On ne cesse





de vouloir nous rendre la philosophie facile sur les ondes et dans les écrans, dans les festivals, dans les dîners et goûters. On dirait même qu'elle n'est plus que là, et qu'elle a déserté les lycées et les universités. Les articles et les exposés jugés techniques ou portant sur des sujets «qui n'intéressent pas les lecteurs» sont systématiquement exclus. La philosophie populaire a envahi les journaux – des «philosophes» deviennent éditorialistes dans les *news magazines*, pas d'été ne se passe sans un dossier sur les grands philosophes – et tous les médias. Elle a adopté les critères du journalisme: écrire vite, sur les sujets du moment, renoncer à une thèse si elle n'est plus d'actualité, se préoccuper plus de savoir si la majorité des gens ont telle opinion plutôt que de savoir si celle-ci est vraie ou justifiée, ne pas faire de citation et bannir tout ce qui peut apparaître «universitaire» ou «savant» aux yeux du grand public (l'idée étant que tout ce qui ressemble à du savoir est élitiste, antidémocratique). Du même coup, le philosophe est prié, en toutes circonstances, de s'adresser aux préoccupations présumées des lecteurs, de parler de football, de cuisine, de marche à pied, de rock ou de dire où il passe ses vacances. On voudrait à la fois se parer du prestige de la philosophie en raison de sa réputation de profondeur et en même temps on lui demande d'être de plus en plus épidermique. On reproche aux universitaires de demeurer dans leur tour d'ivoire et de se couper du grand public en se réfugiant dans leurs cénacles et leurs revues spécialisées, ce qui n'empêche pas de demander à l'université d'apporter aux entreprises médiatiques sa caution de prestige. On accuse régulièrement la philosophie professionnelle d'être élitiste, et les gens s'étonnent qu'elle puisse être quelquefois technique. Mais on ne voit pas ce que cette accusation veut dire. La philosophie n'est pas un sujet facile, elle doit être élitiste, non pas au sens où elle devrait être l'affaire des *happy few*, mais au sens où elle doit passer par des spécialisations. C'est une fausse conception de la démocratie et de la philosophie que de supposer que parce que tout le monde a droit à la parole,





❧ *Préface* ❧

tout le monde a même autorité pour parler de n'importe quel sujet et en juger.

La recherche n'est pas faite pour tout le monde, et personne ne demande à un mathématicien d'être bon vulgarisateur. Tout le monde n'a pas immédiatement accès au savoir, ce qui ne veut évidemment pas dire que les gens n'aient pas tous le droit d'y avoir accès. Ce que font semblant de ne pas voir nos philosophes « populaires » quand ils prétendent se mettre au niveau des foules, c'est qu'ils ne font que renforcer l'élitisme auquel ils prétendent s'opposer, en prenant les gens pour des crétins, et en les laissant, de fait, dans leur ignorance, alors même qu'ils sont supposés les éduquer. Quant un philosophe a du succès, la première chose qu'il devrait faire, c'est de s'en méfier, et de se demander s'il n'a pas versé dans la facilité. Nos vulgarisateurs n'en ont cure. S'ils ont du succès, ils s'engouffrent dans la brèche et caressent tout le monde dans le sens du poil, notamment en ne parlant que du bien vivre, de la sagesse, de la religion et de la politique. Le fait que la philosophie, pour être accessible, doive se populariser, n'implique pas qu'elle doive penser peuple. « J'appelle peuple, disait Madame de Lambert, tout ce qui pense basement et communément. La cour en est pleine. »

La croyance implicite à tout cela semble être que la philosophie n'a rien à dire de substantiel sur le plan théorique et qu'elle doit se contenter de donner des conseils de sagesse pour l'ensemble du genre humain. Cette conception de la philosophie existe au moins depuis la période hellénistique. Elle connaît aujourd'hui un grand succès, non seulement parce que la plupart des gens attendent de la philosophie qu'elle les aide à vivre et que les philosophes populaires se sont, comme à toutes les autres époques, précipités sur ce boulevard, mais aussi parce les philosophes professionnels eux-mêmes pensent que la philosophie n'a plus rien à nous dire sur le monde ou la connaissance des choses, et qu'elle peut au mieux concerner ce qui relève du « comment vivre ». Il y a une génération, on croyait encore que la lutte politique





en faisait partie et que les clercs devaient s'engager politiquement, mener « la lutte de classe dans la théorie » ou être des « intellectuels spécifiques ». De ces clercs là, on n'a plus que de pâles imitateurs et de grotesques entrepreneurs de spectacles. Il ne reste guère ici au philosophe que la posture éthique, et à l'incarner dans les médias où il découvre les charmes de la démocratie : tout un chacun peut adopter cette posture aussi bien que lui.

Il est un peu facile, de la part des intellectuels d'aujourd'hui, de se sentir destitués par les médias, quand ces mêmes intellectuels n'ont cessé de nous répéter que la philosophie était morte, qu'il ne pouvait plus y avoir de philosophie théorique, et *a fortiori* de réflexion en métaphysique ou en théorie de la connaissance, et que tout ce qui était aujourd'hui possible était de se consacrer à une « ontologie du présent » et au « souci de soi », et que le meilleur lieu pour le faire n'était plus l'école ou l'université, mais les moyens modernes de communication de masse. Cette conception, qui est celle du « dernier » Foucault, est aussi celle d'auteurs comme Pierre Hadot qui soutiennent que la philosophie grecque n'a, au fond, jamais été vraiment théorique, et qu'elle a surtout été une forme d'exercice spirituel destiné à sauver les âmes. Que cette conception ait existé, ou co-existé, avec la philosophie théorique n'est pas niable. Mais soutenir qu'elle ait été le ressort de toute la philosophie est une conception pour le moins étroite, malgré sa prétention à ouvrir la philosophie à tous et à en faire un art de vivre. On se plaint, à juste titre, de la disparition des intellectuels critiques et de la montée en puissance des intellectuels polis et, comme les appelle Jacques Bouveresse, « déférents », qui ont avant tout pour but de prendre le pouls de l'époque et de ne pas se mettre mal avec les puissants. À l'opposé, les intellectuels « protestants » ou protestataires, dénoncent la collusion des déférents avec les pouvoirs, et prennent une posture critique radicale. Mais ce n'est qu'une posture, car pour qu'il puisse y avoir critique, il faut qu'il y ait la possibilité de donner des raisons





❧ *Préface* ❧

contre telle ou telle position, possibilité de pouvoir affirmer que la thèse que l'on discute est fausse, et que la sienne a plus de chances d'être vraie. Il faut non seulement avoir, comme y insistait Popper, le courage de courir des risques en se voyant réfuté ou critiqué soi-même, mais aussi tout simplement croire qu'il peut y avoir des raisons objectives de soutenir telle ou telle thèse, et croire qu'il peut y avoir quelque chose tel que le vrai. Car aussi bien les intellectuels déférents que ceux qui dénoncent leur collusion avec les pouvoirs doivent bien croire en la vérité et en la raison objective s'ils veulent pouvoir exercer leur fonction critique. Or ils vont répétant qu'il n'y a pas de vérités, que les canons du savoir changent sans doute, et ils se jettent dans les bras des sociologues des sciences qui expliquent que la science n'est qu'un pouvoir parmi d'autres. Rien d'étonnant alors à ce que le relativisme, le scepticisme, le quiétisme ou alternativement des attitudes de révolte molle séduisent aussi bien les déférents que les protestants.

L'idée même, qui sous-tend tout le mouvement de popularisation de la philosophie tel qu'on le comprend aujourd'hui, selon laquelle la raison théorique doit céder le pas à la raison pratique, la morale remplacer la philosophie théorique, et l'éthique devenir le seul îlot sur lequel le philosophe peut se réfugier, les questions théoriques étant réservées aux savants, est absurde. Comme le disait Franz Brentano, il ne peut pas y avoir de philosophie pratique ou d'éthique sans une forte base en philosophie théorique. Les conceptions de Rawls en philosophie morale et politique ne peuvent pas se comprendre sans l'arrière fond de l'utilitarisme et de la théorie du choix social contre lesquels il réagit et en termes desquels il continue de penser. La conception des raisons et des personnes de Parfit et de nombreux théoriciens contemporains repose sur des vues métaphysiques et méta-éthiques bien précises. La maxime de Putnam, qui est aussi celle d'Habermas et de Derrida, d'une « éthique sans ontologie » est un vœu pieux.





Cette démission des philosophes sur le terrain théorique, leur scepticisme rampant, leur conversion au figarisme et leur refus de se consacrer à des questions fondationnelles, repose paradoxalement sur une forme de scientisme et de positivisme qui voudrait que seule la science soit en charge de dire le vrai, de donner des raisons, et de s'occuper de ce qu'il y a à savoir sur le monde. L'ironie de la désertion par la philosophie populaire des questions théoriques est qu'elle conduit à admettre que seuls les scientifiques peuvent nous parler des questions de philosophie théorique parce qu'ils sont les seuls à avoir les clefs du savoir. Cela revient à remiser les philosophes au rayon des poètes et des éthiciens, exactement comme le faisait le Cercle de Vienne. Bien entendu, il faut, pour parler de la science, un minimum de culture scientifique que nombre de philosophes n'ont pas, et, dans bien des domaines, je ne prétends pas avoir ce minimum. Mais cela implique-t-il que la philosophie des sciences et de la connaissance soit l'apanage des seuls scientifiques ? Si un mathématicien, par exemple, nous explique sans argument que le platonisme est la seule philosophie des mathématiques concevable, devons-nous le croire seulement parce qu'il a une médaille Fields ? Si un neurobiologiste nous explique que les nombres ne sont pas autre chose que des configurations neuronales, devons-nous nous en remettre à son autorité scientifique ? Si un physicien quantique nous dit que le réel n'existe pas, devons-nous cesser de nous interroger sur le sens de cette notion ? Et si des scientifiques dans différents domaines nous disent que les problèmes philosophiques ne se posent pas dans leur discipline et qu'ils seront résolus avec l'avancement de la science, devons-nous baisser les bras ? L'arrogance scientifique contre la philosophie ne vaut guère mieux que celle des philosophes vis-à-vis de la science.

Cet ouvrage n'a pas pour but de donner des arguments en faveur d'une conception plus équilibrée des relations entre la science et la philosophie, mais seulement d'indiquer, ici ou là, comment on pourrait la concevoir. Je serais assez content





❧ *Préface* ❧

si je pouvais recueillir l'attention que j'obtins de ma savante amie. Vous trouverez ici le compte rendu assez fidèle de mes entretiens avec la Marquise d'U***. L'ordre des matières suivit un peu le hasard de nos conversations, qui étaient amenées par le temps qu'il fait ou quelque circonstance domestique. Mais dans l'ensemble nous ne consacra mes moins de douze entretiens à des sujets de philosophie de la nature et de métaphysique des sciences, quelques-uns à des sujets d'histoire naturelle, et quelques autres aux rapports de la science et de la religion. Vous me direz qu'en adoptant moi-même le tour de la conversation champêtre, j'ai cédé tout autant au figarisme, au dilettantisme que je reproche à mes contemporains. Je conviens que j'en ai adopté la forme, mais je nie en avoir épousé le fond. J'ai pris modèle de nouveau sur Fontenelle. Comme lui, pour les lecteurs qui connaissent déjà ces matières, je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée ce qu'ils savent déjà plus solidement. Quant à ceux pour qui ces matières sont nouvelles, j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble.

